

## **Souvenirs d'égotisme. Deux hommes en colère**

*Timour Sergueï Bogousslavski qui vola un Watteau au Louvre et fabrique de faux billets, exulte. Boris Schreiber, qui vomit les éditeurs ayant refusé ses manuscrits, gémit.*

Au fond, ils n'ont jamais cessé d'emmerder le monde. Après une vie nourrie du regret de n'avoir jamais connu la gloire, Boris Schreiber remporta, il y a deux ans, le prix Renaudot pour *Un silence d'environ une demi-heure* : il réussissait l'exploit, dans les mille pages serrées qui composaient l'ouvrage, de parler de soi avec autant de luxe que d'insatiabilité. Aujourd'hui Boris Schreiber apporte une suite à la somme qu'on a dite : il raconte dans *Hors-les-murs* sa vie de garçon dans l'immédiat après-guerre et règle ses comptes avec ceux qui restèrent sourds à son génie.

Timour Sergueï Bogousslavski est, à 84 ans, de presque l'aîné de dix ans de Boris Schreiber. Il fut graveur, truand, faussaire, orfèvre en toutes ces matières. Fils d'émigré russe comme l'auteur du *Silence*, il tire à boulets rouges sur ses contemporains. Car Bougousslavski exècre l'humanité sous toutes ses formes, exception faite des féminines, qu'il a toujours bien voulu soumettre à plus ample examen. Dans *La Morue de Brixton*, un récit considérable et son premier ouvrage, il montre que sa vie fut poissonneuse comme aucune rivière, vu le nombre d'imbéciles qui mordent à ses hameçons.

Bougousslavskine naquit à Paris en 1914 : un obus tomba, non loin de chez lui, rue du 4-septembre, et Bertha fut de la sorte la première femme dont il eut à se plaindre. Il eut un père cosaque, une enfance chaotique et une éducation catholique, laquelle fut sans effet sur ce bouillant adolescent qui préférait cambrioler les poulaillers du voisinage plutôt que d'étudier les Pères de l'Église (son géniteur affirmait que quelques gouttes du sang de Gengis Khan honoraient ses artères) une vieille folle lui prend-elle, un jour, la vie de son chat Jaunet ? Timour s'introduit chez elle, ouvre le gaz à fond, alourdit sa facture en lui, réglant son compte. Avec ça, délicat, subtil, vraiment le bon garçon.

Les grands malheurs du siècle ? Bougousslavski s'en gausse. L'or seulement le tourmente – le moyen, surtout de le multiplier. Cet « *amant des serrures* » déroba en 1939, un Watteau au Louvre, d'ailleurs le rendit, dissimula dans sa cave une petite Banque de France et imprima clandestinement de faux billets de mille, prit un buffet d'orgue pour un lieu d'aisance et pissa dans le tiroir du bureau de Vincent Auriol. Il fréquenta les centrales de Clairvaux et de Brixton, et se flattait d'avoir table ouverte dans toutes les maisons d'arrêt d'Europe. Il arpenta, pendant le couvre-feu, Londres en flammes sans chercher d'autre abri que celui d'un parapluie. Il aima enfin les arts et les femmes comme les deux seuls plaisirs que nous offre la vie.

C'est aussi dans la guerre que dans *Hors-les-murs*, occupe Boris Schreiber, celle du moins qui fit suite à la mondiale et, en temps de paix, le fit lutter pour se faire reconnaître. Car Schreiber, qui exerçait alors le métier de pompiste aux seules heures qu'il jugeait ouvrables, soit, celles où il n'était point accaparé par ses différentes amours – sa mère, sa femme et la littérature –, vit ses manuscrits refusés par nos grands éditeurs. Quarante ans plus tard, il se croit maudit et veut en finir avec les « *schreiber-refuseurs* » : la « *vermine* » des Jean Paulhan, Louis-René des Forêts (« *Quand j'ai appris que les des Forêts avaient à faire à des problèmes financiers, j'ai jubilé* »), Georges Lambrichs ou Maurice Nadeau. « *Hyène* » ou « *cancrelat* », tout le bestiaire y passe. Ces mots-là sont de trop. D'autant que Schreiber, inversement, abuse de cette sorte de vodka qu'il nomme « *l'alcool du moi* » et qui est son génie dont il a plein la bouche.

Bougousslavski et Schreiber, c'est Timour qui rit et Boris qui pleure : si le second en tire l'objet d'incessantes pleurnicheries, le premier, lui, exulte de la médiocrité supposée de ses contemporains. Car Bougousslavski ne médite pas moins du Paris qui chante et qui pense, de Sartre à Breton, de Malraux à Aragon. Simplement il tire sa gloire d'être une plus grande canaille qu'eux tous. Au demeurant, il ne frappe jamais, comme Schreiber, quand l'ennemi est à terre. On voit en somme

comment ce dernier préfère la manœuvre à pied, quand Bougousslavski, lui, a tout du vrai cosaque : il remonte le temps à bride abattue en poussant jusqu'à épuisement le bidet qu'il a sous ses jambes – sa vie. Au soir de celle-ci, quand la bête souffle et tremble, Bougousslavski continue de remettre à plus tard la halte et la fourrage, comme si tous les relais évoquaient désormais les abhorrés vieux jours, et s'obstine, en souvenir de ses plus belles amours, à honorer la grammaire de caresses parfaite.

Didier Jacob

Né à Paris é en 1914. Vit aujourd'hui en Suisse dans le canton de Vaud. Exerce le métier d'orfèvre. *La morue de Brixton* est son premier livre.

Boris Schreiber, né à Berlin en 1923 est l'auteur de quatorze romans dont *Le Lait de la nuit* et *La Rencontre des absents*. Gide juge l'enfant prodige quand il avait quinze ans.